Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 54 (1962)
Heft: 3

Artikel: Jean Guéhenno entre à l'Académie française
Autor: Reymond-Sauvain, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-385232

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

libertés personnelles et la protection de la communauté? Car il s'agit en effet de trouver un moyen terme entre un étatisme absolu que nous ne voulons pas et un individualisme anarchique dont nous ne voulons plus. D'autres solutions pourraient certainement être proposées, mais aucune forme d'orientation économique ne sera définitive et immuable, parce que ni la nature humaine ni le monde économique et politique ne seront jamais statiques, c'est-à-dire en équilibre. L'homme est continuellement changeant en présence d'un univers perpétuellement modifié. L'histoire « est une transformation perpétuelle dans laquelle le monde qui naît est toujours en gestation dans le monde qui meurt », selon les termes de Gonzague de Reynold: « rien ne meurt en histoire, tout revit et recommence sous d'autres formes, parce que l'histoire n'est point le passé, mais une force qui vient des origines, traverse le passé, l'emporte avec elle sur le présent et entre dans l'avenir suivant des directions constantes. »

Jean Guéhenno entre à l'Académie française

Par *Pierre Reymond-Sauvain*

C'est un événement qui remplit de joie un grand nombre de syndicalistes, tout particulièrement ceux qui ont le même âge que le nouvel « immortel ».

Depuis plus de quarante ans, cet écrivain exprime ce que nous ressentons au plus profond de nous-mêmes.

C'est une aventure étonnante que celle de ce fils de pauvres ouvriers cordonniers qui, d'apprenti, devient un professeur remarquable, l'un des plus grands écrivains de notre époque, et enfin prend place parmi les « quarante ».

Jean Guéhenno est né en 1890 à Fougères, en Bretagne; Fougères est une petite ville pittoresque dont les églises, le château et les vieilles fortifications ne s'oublient pas lorsqu'on les a visités.

En outre, elle est connue depuis longtemps par ses fabriques de chaussures. Le père de Jean Guéhenno était cordonnier à domicile; sa mère, piqueuse, travaillait jour et nuit.

Il vit d'abord chez une grand-tante, qui habite une pauvre maison de village, puis revient chez ses parents, et connaît avec eux les difficultés de la condition ouvrière de l'époque, augmentées encore du fait que son père, considéré comme un « meneur », chôme souvent.

En 1906 se développe à Fougères une grève des ouvriers « chaussonniers » qui dure trois mois; le récit qu'en donne Guéhenno est poignant dans sa simplicité. Il m'a fait revivre les luttes du temps de ma jeunesse, que nos succès actuels tendent à faire oublier un peu.

Il faut lire *Changer la Vie* pour se rendre compte à quel point la misère des ouvriers de l'époque a marqué la carrière de Jean Guéhenno, de même que les influences de ses parents, parfois contradictoires; celle de son père, relativement insouciant, discoureur, théoricien, et qui croyait possible un prochain bonheur social; celle de sa mère, femme de devoir vivant dans l'appréhension presque continuelle de la misère et des malheurs menaçants.

Le trait le plus caractéristique peut-être de Guéhenno est sa fidélité inébranlable au peuple ouvrier dont il est issu, ce peuple qui « aime tout ce qu'il n'a pas, parce qu'il y tend » *(Conversion à l'Humain)*.

(Cela nous console du chagrin que nous éprouvons quand certains enfants de salariés ayant le privilège d'accéder à la culture et à une profession libérale se détournent du mouvement ouvrier et de son effort de libération, d'autant plus, semble-t-il, que leur origine est plus modeste; ils tentent de faire oublier et d'oublier eux-mêmes le milieu social dont ils proviennent.)

Il faut insister sur cette conviction de Guéhenno: On souffre moins d'un salaire insuffisant que du mépris; les ouvriers du début de ce siècle étaient considérés comme un groupe social inférieur.

« Cette inégalité des esprits, il faut bien la reconnaître, mais il ne faut pas en triompher ni surtout prétendre justifier par elle les hiérarchies du monde, les inégalités de la société, comme si ceux qui sont en haut étaient toujours les plus intelligents, ceux qui sont en bas les plus bêtes. Les jeux de la nature sont plus compliqués. Je ne veux point ignorer la sottise humaine. Mais je ne veux pas croire que les masses en aient le privilège. Dans la masse des sots, je ne vois pas qu'il y ait moins de bourgeois que d'ouvriers. » *(Conversion à l'Humain.)*

Cependant, il ne faudrait pas commettre l'erreur de voir en Guéhenno un militant du mouvement ouvrier, participant à l'organisation de syndicats ou de partis politiques, prenant part éventuellement à des mouvements révolutionnaires qui ne respectent pas la personnalité.

Ce n'est ni dans son rôle ni dans son tempérament: il a horreur de la violence.

« La seule révolution dont je me sente un bon ouvrier, c'est la révolution qu'opère lentement dans le monde la recherche de la vérité. » *(Journal d'un Homme de quarante Ans.)*

Historien, homme de lettres parfaitement objectif, professeur, journaliste parfois, il considère la réalité présente à la lumière de la foi qu'il a en un avenir meilleur pour la masse des hommes.

Et le but de cette révolution n'est pas avant tout de nature matérielle.

« Sans doute il s'agit d'abord de s'emparer du pouvoir politique et de régler autrement l'économie du monde, mais ce ne sont là

que les conditions d'une révolution plus difficile et plus lente. Ni la révolution politique ni la révolution économique n'auraient tant d'importance si elles ne conduisaient à une révolution spirituelle. Il faut que finalement l'esprit y trouve son compte. Les révolutions qui valent sont celles qui ajoutent à la dignité des hommes.» *(Conversion à l'Humain.)*

« Vous ne me démentirez pas, je pense, si je dis que la révolution populaire est la révolution de la dignité. » *(Conversion à l'Humain.)*

*

Enfant, il s'était proposé tout d'abord de faire des études; la mort de son père interrompit son effort, et il doit accepter un travail d'employé de bureau à l'usine.

Mais sa vocation et sa volonté furent plus fortes que les circonstances.

Il n'est possible, dans une étude aussi brève, que de tracer les grandes lignes de la vie de l'écrivain.

Ses études reprises, travaillant le soir, il devient bachelier, puis poursuit sa préparation à l'Ecole normale supérieure, qui, en principe, conduit au professorat les mieux doués des étudiants. (On se rappelle que Jaurès, lui aussi, subit la même formation.)

Après la première guerre mondiale, Jean Guéhenno est professeur (Lille, Paris).

Il dirige le périodique *Europe*, où il entre en relations étroites avec Romain Rolland.

A l'époque du Front populaire, vers 1936, il fonde avec Chamson et Andrée Viollis l'hebdomadaire *Vendredi*, afin de soutenir le mouvement d'enthousiasme qui porte cet effort vers l'unité.

Nous ne perdrons jamais la mémoire de l'appui moral que nous donna ce périodique à l'époque où nous voyions se développer la puissance du fascisme et de l'hitlérisme, ni de l'impatience avec laquelle nous attendions le courrier du réconfort!

Mais hélas! *Vendredi* subit le sort du Front populaire et mourut de la même maladie, ambitions personnelles, désaccords...

Vint la deuxième guerre mondiale.

Le *Journal des Années noires* nous permet de connaître presque au jour le jour les réaction de Guéhenno, ses découragements, ses espoirs, ses efforts pour maintenir chez ses élèves les aspirations vers la liberté.

Son désespoir, s'il s'exprime avec retenue, est poignant.

Il découvre à quel point et comment il aime la France: d'un amour qui n'enveloppe pas seulement le pays, ses coutumes, ses paysages, mais aussi et peut-être surtout sa tradition républicaine et humanitaire. Il voudrait la voir se ressaisir et jouer encore par sa pensée rayonnante, un rôle de conducteur des peuples vers la dignité et l'entente.

Il s'écrie: « Je ne savais pas que j'aimais tant mon pays. » *(Journal des Années noires.)*

Pour ne pas se laisser abattre, il consacre ses loisirs à étudier la vie et la pensée de J.-J. Rousseau; il va lui consacrer plusieurs ouvrages, qui sont considérés par un bon nombre de critiques comme son œuvre capitale.

En 1943, le gouvernement de Vichy le dégrade dans ses fonctions de professeur; c'est décidément un homme trop dangereux pour ceux qui prêchent la soumission à l'occupant.

Vient enfin la Libération, à la suite de laquelle justice est rendue à Guéhenno; il est nommé inspecteur général de l'Université, ce qui lui donne l'occasion de nombreux voyages en Europe, en Amérique, en Afrique.

Et maintenant, il entre à l'Académie française.

*

Le style de Guéhenno est remarquable de rigueur, de vérité et de simplicité; il n'a rien d'hermétique.

L'auteur s'attache à exprimer avec objectivité et sans le déformer ce qu'il voit et ce qu'il ressent.

Dans ses écrits, il parle avant tout de lui-même; cependant, il ne s'en dégage aucune vanité: c'est qu'il présente, sans fausse modestie, ses faiblesses et ses hésitations aussi bien que ses élans et ses enthousiasmes.

C'est aussi qu'il n'exprime jamais de choses insignifiantes; il nous donne sans cesse l'impression d'écrire, beaucoup mieux que nous ne saurions le faire, ce que nous voudrions dire de nous et de notre époque.

Pourquoi n'a-t-il composé aucun roman? C'est qu'il a toujours craint de laisser errer son imagination au détriment de la réalité. Il n'aurait pu faire vivre que des êtres qu'il connaissait, et sans rien changer à ce qu'il avait observé; dans ces conditions, autant décrire la vie elle-même.

*

On considère généralement que ceux qui ont passé par l'Ecole normale supérieure y ont reçu une culture remarquable. Que pense Guéhenno de la culture?

Il constate, d'une part, que certains intellectuels dissimulent une réelle inculture par des sophismes et un langage hermétique, d'autre part que les connaissances acquise sont parfois utilisées uniquement dans le but de s'assurer une situation sociale avantageuse et comme moyen de domination.

Pour lui, la culture est liée étroitement au développement harmonieux de l'individu et de la société humaine; elle en est même une des conditions indispensables, mais elle perd toute valeur si elle ne conduit qu'à une gymnastique de l'esprit.

« ... mais surtout la culture, dans sa force, et telle que la peuvent sentir de jeunes hommes venus du peuple, dont l'âme resta toujours inemployée et qui y accèdent soudain, on peut aussi bien dire qu'elle est une pensée constamment tournée vers l'avenir et qui ne va chercher parmi les morts ce qui doit nourrir son élan. Elle est une conquête. » *(Conversion à l'Humain.)*

« Toute l'histoire, si noire et si cruelle qu'elle soit, est pourtant une lente justification de l'homme, une lente accession de tous à la dignité. » (Même ouvrage.)

On voit que Guéhenno s'indigne chaque fois qu'il se trouve en présence d'une tentative de réserver la culture à une classe sociale.

De telles conditions attirent, une fois de plus, notre attention sur la vanité des efforts faits pour « apporter une culture aux salariés »: toute culture « est une conquête » qui nécessite un effort personnel de recherche permettant de développer la personnalité en vue d'édifier une société humaine plus harmonieuse.

Nous devons nous pénétrer de cela au moment où les loisirs acquis fournissent enfin les possibilités matérielles d'épanouissement.

Citons Guéhenno: « La culture n'est pas un présent qu'on puisse nous faire. Elle est un merveilleux domaine à acquérir. » *(La Conversion à l'Humain.)*

« Il me plairait de montrer un homme venu du peuple aux prises avec la culture. Je ne sais pas de plus beau combat ni de plus grand drame intellectuel. » (Même ouvrage.)

*

Guéhenno est agnostique. Cela ne signifie pas qu'il soit totalement incompréhensif à l'égard du sentiment religieux.

« Je me vante quelquefois de n'aimer pas croire. Ce qui est plus exact, c'est que j'aimerais mieux penser et savoir, et je sais qu'il faut croire le moins possible pour penser le plus possible. Mais je suis un animal pieux, et toute ma vie est celle d'un homme de foi. » *(Journal des Années noires.)*

Jamais il n'a fait preuve d'étroitesse et s'est fort bien entendu avec des chrétiens sincères, des Dominicains en particulier.

Mais il est des choses qu'il ne peut supporter et à l'égard desquelles il s'exprime parfois durement.

Il s'élève avec violence contre toutes les formes de l'hypocrisie, surtout celles qui consistent à se servir de la religion pour satisfaire des intérêts inavouables ou des instincts de domination, à conseiller la soumission aux pauvres dans le but de les empêcher de lutter afin de conquérir la place qui devrait être la leur.

Il combat aussi énergiquement tous les dogmes qui prétendent répondre une fois pour toutes aux questions que posent la vie individuelle et l'existence de l'humanité, et qui dressent un obstacle souvent insurmontable à toute recherche fructueuse.

Il lui paraît particulièrement odieux de faire miroiter aux yeux des déshérités la perspective du bonheur dans l'au-delà, afin de leur faire oublier leur humiliation présente, et l'effort nécessaire pour conquérir leur dignité.

Mais il a foi dans l'évolution de l'humanité vers plus d'harmonie, qui favoriserait l'épanouissement de tous les hommes.

Je ne puis m'empêcher d'être frappé de la parenté qui existe entre cette foi et celle d'un Teilhard de Chardin, d'un Lecomte de Noüy, d'un Elie Gagnebin, qui s'y engagent cependant par des voies fort diverses.

*

L'attitude de Guéhenno à l'égard du communisme nous permet de mesurer mieux à la fois sa résolution de rester en contact étroit avec la réalité quotidienne et ses aspirations vers la mise en valeur de ceux qui trop longtemps ont été méprisés.

Dès 1917, il tourne les yeux avec espoir du côté de la Russie. « Pour moi, je suis tenté de voir (dans le communisme) le mysticisme d'un cœur désespéré, trop longtemps trompé, dupé, et qui ne s'en remet enfin qu'à lui-même. » *(Conversion à l'Humain.)*

Afin de connaître mieux la pensée qui dirigeait ce mouvement historique, il étudie le russe pour pouvoir lire les œuvres de Lénine dans leur texte original.

Assez rapidement cependant, il se rend compte que la révolution bolcheviste, née des condition psychologiques, sociales et économiques existant en Russie, ne pouvait être un article d'exportation.

Peu à peu, son opposition au communisme se précise, et pour de multiples raisons.

Il ne fait pas de doute que son attachement à la forme républicaine qu'avait élaborée le XVIIIe siècle et aussi son horreur de la violence devaient l'éloigner de conceptions politiques reposant sur la dictature.

La déception que causa l'effondrement du Front populaire joua aussi son rôle; mais je crois ne pas me tromper en disant que le fossé fut surtout creusé par la transformation du marxisme, méthode d'analyse des phénomènes économiques et sociaux, en une religion dogmatique.

« Les brochures de la « propagation de la foi », qu'elles soient jésuites ou communistes, sont toujours des offenses à ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, à un esprit qu'on n'a jamais le droit de séduire ni de tromper. » *(Conversion à l'Humain.)*

*

Si cette étude de la vie et de l'activité de Jean Guéhenno, si brève et sèche soit-elle, pouvait inciter les abonnés à la *Revue syndicale suisse* à le lire, et tout particulièrement sa dernière œuvre, *Changer la Vie,* ce serait pour eux un enrichissement et une raison de plus de croire en la valeur de notre effort.